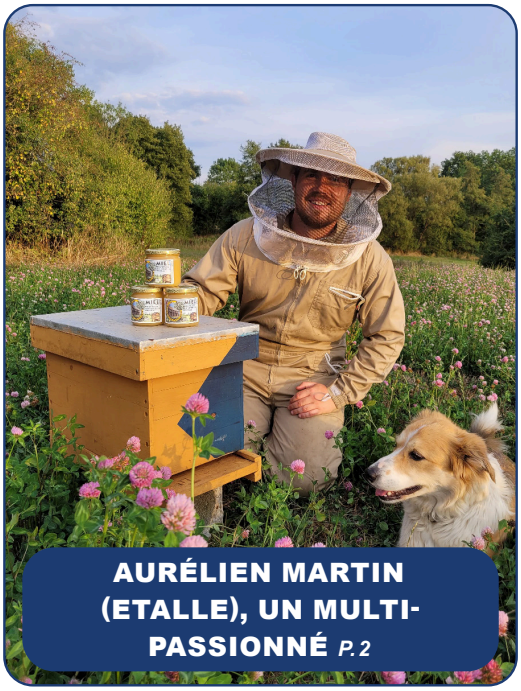
N°561 JANVIER 2023 - 3,00 €

LE GLETTON

MENSUEL DE LA GAUME ET D'AUTRES COLLINES



AURÉLIEN MARTIN (ETALLE), UN MULTI-PASSIONNÉ *P. 2*

VIRTON, UNE CURIOSITÉ PATRIMONIALE UNIQUE AU MONDE *P. 5*

VirtonJadis.be

"Le Musée Virtuel de **Frédéric Renauld**"

LE MUSÉE VIRTUEL VIRTONJADIS.BE *P. 13*

LES GRANDS TRAVAUX DE REDRESSEMENT DE LA SEMOIS
P 15

PUBLICATION : LA BASILIQUE D'AVIOTH VUE DE L'INTÉRIEUR
P 18

AURÉLIEN MARTIN (ETALLE)

UN PASSIONNÉ AUX MULTIPLES FACETTES

J'avais rencontré mon presque voisin (nos maisons sont séparées par la rue du Petit Routeux) un peu par hasard il y a quelques mois lorsque j'avais détecté un nid d'abeilles sous la toiture et que j'avais fait appel à ses services comme pompier-apiculteur. J'avais alors déjà découvert un jeune homme passionné par différents projets. Infirmier-pompier, apiculteur, passionné de patrimoine et de la seconde guerre mondiale : voilà les différents axes de vie d'Aurélien Martin.

Le trentenaire natif de Tournai a repris la maison familiale (5ème génération) à la rue St-Antoine à Etalle. Il a tout rénové lui-même dans un esprit du patrimoine dont il est fan. Mais Aurélien a bien d'autres passions et on se demande (et lui aussi d'ailleurs…) comment il peut tout faire sur 24 heures ! Allez, on démarre.

Aurélien Martin est né le 1er août 1989 à Tournai de parents gaumais puisque son papa Philippe est originaire de Moyen-Izel avant d'émigrer à Etalle et sa maman Catherine Lenoir habitait la maison désormais occupée par Aurélien. Le couple Martin-Lenoir a déménagé à Galaire, petit village de la commune de Leuze-en-Hainaut pour des raisons professionnelles.

A noter que les grands-parents étaient également citoyens stabulois : Pierre Martin et son épouse Nelly Blaise ont travaillé comme banquiers à Florenville avant d'être gérants de la Société Générale à Etalle alors que Raymond Lenoir et son épouse Paulette Stiernon ont tenu la ferme sise au 194 rue St-Antoine, Paulette tenant une petite mercerie en parallèle alors que Raymond faisait partie des pompiers volontaires tout en étant un passionné de football. Il fut joueur à Etalle dans les années 40, avant et après-guerre, quand le premier club jouait à la rue du Moulin.

Aurélien a effectué ses études primaires et secondaires à Leuze, il était dans l'enseignement général technique, dans le domaine de la transition environnementale où il y avait beaucoup de sciences. *« On effectuait des analyses à la station d'épuration de Leuze qui était un prototype en Belgique »*, se souvient le Stabulois. *« Je suis parti à Bruxelles pour deux années d'imagerie médicale (scanner, IRM…) mais c'était trop technique car j'aime le contact avec les gens. J'ai donc intégré l'école d'infirmiers sur le site de St-Luc à Woluwé où j'ai effectué les études d'infirmier urgentiste pendant 4 ans. Amoureux de la maison d'Etalle, j'ai réalisé un stage à Arlon et je dormais à la rue St-Antoine où je vivais seul vu que mon grand-père était alors au home à Leuze. »*

LA MAISON DE CINQ GÉNÉRATIONS

Il y a un dicton qui dit : *« Il y a des maisons que tu habites et des maisons qui t'habitent ! »* Tout un symbole pour Aurélien qui est de la 5ème génération du côté des Lenoir à habiter la maison. C'est Théophile Lenoir (NDLR : Aurélien a appelé son fils né récemment …Théophile, sans savoir à ce moment-là que c'était le prénom de son arrière-arrière-grand-père) qui a acheté le terrain intitulé « Pré de la Chapelle » et y a construit la maison de 1892 à 1904 tout en habitant alors à la rue du Bois. Camille, l'un de ses fils a repris la maison alors que son frère Jules a construit juste à côté toujours dans la parcelle « Pré de la Chapelle » (là aussi une maison qui a connu plusieurs générations de Lenoir !). Raymond, petit-fils de Théophile et grand-père d'Aurélien a ensuite repris la maison avant que sa fille Catherine qui y a vécu toute son enfance n'y fasse un passage furtif avant d'émigrer dans le Hainaut.

L'appel des pierres et l'amour de la maison incitent Aurélien à s'installer dans la maison familiale. *« Je suis gardien de la chapelle St-Antoine toute proche comme mon grand-père »*, clame fièrement le nouveau propriétaire des lieux. *« J'ai passé beaucoup de temps dans ma jeunesse à Moyen-Izel chez mes grands-parents mais c'est ici que je voulais vivre : la ferme, le milieu rural et toutes les valeurs de la terre qui ne sont pas futiles. Après mes études, j'ai loué la maison car je travaillais aux soins intensifs à l'hôpital d'Arlon. En habitant la maison, je me suis passionné pour le patrimoine. J'ai racheté la maison en 2015 avec la ferme intention de garder l'aspect mais surtout que les matériaux utilisés soient en adéquation avec le bâtiment : les murs anciens rejointoyés à la chaux naturelle, l'isolation en chaux-chanvre. Des matériaux pour une respiration saine de la maison. J'aimerais d'ailleurs organiser une conférence à ce sujet avec l'adéquation des matériaux. Le béton c'est dur alors que la chaux est plus malléable. »*

Aurélien a travaillé trois ans et demi aux soins intensifs puis cinq ans aux urgences et, pompier volontaire à Etalle comme son grand-père depuis 2014, il a décidé de changer de secteur pour devenir pompier professionnel à Arlon depuis août 2021. En 2017, il lie sa vie à celle de Morgane Spellier de Fontenoille et un petit Théophile est né il y a bientôt 8 mois !

LE BÉNÉVOLAT DANS LE SANG

Passionné de beaucoup de sujets, ce Stabulois aux multiples facettes pratique beaucoup le bénévolat. Ainsi, il a intégré Archétal, l'association s'occupant du patrimoine stabulois, d'abord comme membre puis désormais comme vice-président, Vivien Thiry de Mortinsart en étant le président. *« J'aide l'ouvrier engagé par l'association pour restaurer au mieux certains éléments patrimoniaux de la commune. Ainsi je viens de restaurer la Vierge devant le presbytère d'Etalle »* (cfr photos).

Aurélien est aussi un apiculteur avéré : *« En effet, c'est une de mes passions. J'ai repris les ruches de Marie-Jeanne Robinet depuis 2020. La passion de la nature, des animaux et de la ruralité vient sans doute un peu de mon grand-père Pierre Martin qui possédait trois ruches. Comme mon autre grand-père Raymond Lenoir qui semait et fabriquait du pain avec le blé, les abeilles travaillent et on obtient du miel. J'en produis depuis 3 ans et j'ai encore du stock à vendre… »* Avis aux amateurs.

LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

« C'est ma première passion au départ », reconnaît-il. *« Lorsque j'avais 15 ans, mon grand-père Raymond me racontait des histoires de son départ en 40 et des combats s'étant déroulés ici. J'ai fait partie d'un groupe de reconstitution à Mons mais*

j'ai arrêté la reconstitution américaine car j'étais plutôt passionné par la résistance régionale et surtout en Gaume. Je ne suis pas passionné par la guerre en elle-même mais par l'histoire des personnes. Des faits qui font partie de notre histoire. Je fais mien cette phrase de Churchill : « Celui qui ne se souvient pas du passé est condamné à le revivre. Mon travail de mémoire veut aller dans le sens de ne pas oublier. Les uniformes et les pièces restent. Il faut « se battre » pour ne pas revivre cela. Car les gens oublient vite (voir tout ce qui s'est passé avec le covid). »

Aurélien a organisé avec un comité et les communes d'Habay et d'Etalle une commémoration le 8 mai dernier avec un rassemblement de véhicules militaires, des costumes et une expo photos de gens de la région *« car je m'intéresse à l'histoire locale »*. Le « camp » installé derrière le complexe stabulois a suscité quelques remous parmi les voisins et les associations pacifistes comme la COLUPA (Coalition Luxembourgeoise pour la Paix). En effet, il y a eu une multitude de tirs et de pétarades en tous genres qui ont troublé la quiétude des habitants : certains participants au rassemblement « jouaient à la guerre » alors que, pendant ce temps-là, à nos portes, se déroulait la guerre en Ukraine.

« On organisera un nouveau rassemblement en 2025 mais cette fois il n'y aura plus tout ce show avec tirs et pétarades. Un dossier pédagogique sera créé pour l'événement car il faut développer l'esprit critique chez les gens et le pouvoir nous lobotomise : on est des agneaux ! », commente Aurélien.

Et de tendre la perche aux associations pacifistes comme la COLUPA : *« Je les invite à faire partie de l'organisation et à être présentes lors de l'événement. Ainsi il y aura un autre avis et un esprit critique par rapport à tout cela, c'est important d'avoir différents avis. Car il faut des explications pédagogiques sur le sujet (rôle de l'Allemagne, des Etats-Unis…) et expliquer les choses différemment. Car une balle fait des blessures physiques mais une attaque psychologique ou économique engendre plus de dégâts encore… »*

Un homme résolument ouvert et aux multiples facettes que cet Aurélien Martin qui a encore plein d'autres projets dans la tête…

Bruno BODEUX

Contact : Aurélien Martin
194, rue St-Antoine à Etalle
0476/45 98 92

Avant et après rénovation.

UNE CURIOSITÉ PATRIMONIALE DISCRÈTE MAIS UNIQUE AU MONDE, À DÉCOUVRIR À VIRTON

Virton possède sur son territoire un objet patrimonial très étonnant, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs en Wallonie, en Belgique, en Europe et même sur la planète. Il ne s'agit ni de la touffaye, ni du Zigomar, ni même du Gletton… Il faut chercher quelque chose de plus solide, planté dans le sol, et qui rappelle une période sombre de la ville. Une curiosité pourtant peu connue. Partons à sa découverte !

UNE PARTIE DE GÉOCACHING

Il faut se diriger vers la barrière de Bellevue pour trouver l'objet curieux. Serait-ce le cimetière militaire bien connu qui se trouve là-haut ? On y trouve en effet côte à côte des tombes allemandes et françaises, c'est-à-dire des tombes de soldats de nations ennemies ; est-ce cela la curiosité ? Non, les cimetières mixtes datant de la guerre 14-18 ne sont pas rares : on en trouve à Tintigny (Bellefontaine), Halanzy, Musson-Baranzy, Neufchâteau-Malonne, Saint-Symphorien (Mons), et en bien d'autres endroits. Mais rendons-nous néanmoins au cimetière de Bellevue ; une fois la grille passée, nous entrons dans le premier carré, rempli de tombes allemandes. On y voit des centaines de croix de granit, à la forme si typique. Toutes ont un aspect identique… Qu'auraient-elles donc de si particulier ? Serait-ce le fait que quatre noms sont gravés sur chaque croix (deux sur chaque face), et non un seul comme c'est habituellement le cas ? Rien de très étonnant à cela, cette pratique est fréquente dans les cimetières militaires allemands. Serait-ce alors la présence de la tombe d'une femme, perdue au milieu de tous ces hommes, la stèle 989 rappelant le souvenir de l'infirmière allemande Aquina Wehowska, décédée à Virton le 2 octobre 1918 ? Non plus : on trouve aussi des tombes d'infirmières dans les cimetières de Langemark, Hooglede, Menen Wald ou Evere, par exemple. Pour trouver la mystérieuse curiosité, il faut se rendre dans les deux dernières rangées de croix à gauche ou dans la première rangée de droite. On ne le voit pas au premier coup d'œil, mais parmi ces tombes certaines sont tout simplement uniques au monde ! Sur plusieurs d'entre elles, en effet, on lit à la fois un nom à consonnance germanique et un nom à consonnance italienne.

Une des curieuses stèles du cimetière de Virton-Bellevue...

Comment expliquer ces patronymes italiens sur des tombes allemandes ? S'agit-il d'Italiens qui se seraient engagés volontairement dans les armées du Kaiser ? Ou qui y auraient été enrôlés de force ? Ou d'Italiens immigrés qui seraient devenus Allemands et auraient figuré dans les rangs d'une même unité envoyée combattre au front ? Lisons les dates de leur décès, gravées dans la pierre. Toutes remontent à l'année 1918. On ne se battait pas à Virton ou en Gaume à ce moment-là… On s'était battu ici en août 1914, et comment ! Tous les Gaumais – et tous les Français – le savent bien. Mais en 1918, même Verdun, dont Virton était une des bases arrière, était devenu un secteur calme. Qui pourrait nous aider à élucider cette énigme ?

UNE PARTIE DE CLIO-CACHING

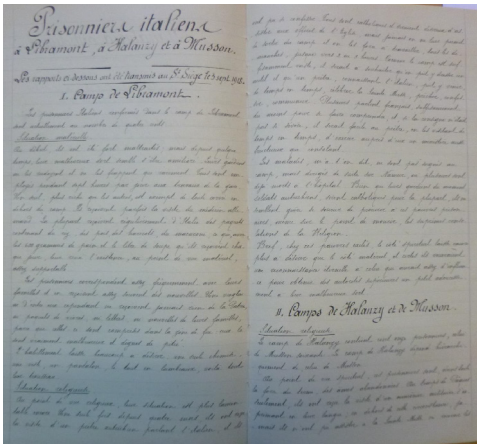
Les mieux placés pour nous répondre sont les témoins de l'époque. Ils devraient pouvoir nous éclairer.

Nestor Outer (1865-1920)

Rendons-nous d'abord chez Nestor Outer, le professeur de dessin de l'athénée et du collège de Virton. Après la Grande Guerre, il deviendra célèbre pour ses impressionnantes aquarelles représentant les combats d'août 1914 entre Français en pantalons garance et Prussiens en uniformes *feldgrau*. Des Italiens ? En 1918 ? Oui, il en a vu. C'était au lendemain de la catastrophe de Longuyon (dans la soirée du 18 mars 1918, la gare avait été bombardée par un aéroplane français qui avait pour cible les convois de munitions, de gaz asphyxiants et de benzol qui y stationnaient ; ceux-ci explosèrent les uns après les autres, détruisant une partie de la localité et fauchant 400 soldats allemands, disait la rumeur). Le samedi 23 mars 1918, *« on a vu une vingtaine de prisonniers italiens passer dans nos rues, pâles et malheureux »*, raconte-t-il, et douze jours plus tard, le jeudi 4 avril, il vit à nouveau *« passer une centaine de prisonniers italiens »*. Et Nestor Outer ajoute que ces pauvres bougres étaient *« internés au vieux château de Saint-Mard »*[1].

Un autre Virtonais, Roger Saussus, le confirme : en 1918, *« les pensionnaires du château étaient italiens »* (avant cela, ce sont des prisonniers russes qui y furent cantonnés). Le jeune homme de Saint-Mard, âgé de 16 ans à cette date, assistera à leur libération, le jour de l'armistice du 11 novembre 1918. Il suivra ensuite les cours à l'école moyenne de Virton, puis à l'École des Cadets, avant de devenir professeur de néerlandais, collaborateur du *Vers l'Avenir et de L'Avenir du Luxembourg*, et aussi écrivain, entre autres[2].

Virton n'était d'ailleurs pas la seule localité gaumaise où se trouvaient des prisonniers italiens à cette époque. Cette fois, c'est une haute personnalité qui le relate : Monseigneur Thomas Louis Heylen (1856-1941), l'évêque de Namur. Lors de l'été 1918, il visite des prisonniers italiens cantonnés à Musson et à Halanzy. Il raconte : *« Le camp de Halanzy contient cent onze prisonniers, celui de Musson soixante. Le camp de Halanzy dépend hiérarchiquement de celui de Musson. Les prisonniers occupent, à Halanzy, des baraquements en planches, à Musson, la maison d'école. Ils sont couchés sur de la paille, sans paillasse, en des lits superposés. Les locaux sont trop exigus, ils sont loin d'offrir deux m² par occupant. Plusieurs manquent de souliers et n'ont, en fait de bas, que des chiffons en lambeaux, dont ils s'entourent les pieds. Plusieurs aussi sont habillés de loques. »*. Les Allemands emploient ces hommes pour démanteler les usines sidérurgiques de Musson et Halanzy, dont les machines et les meilleures pièces sont envoyées en Allemagne[3].



Prisonniers italiens à Libramont, à Halanzy et à Musson.

Les rapports ci-dessous sont rédigés en Français.

I. Camp de Libramont.

II. Camps de Halanzy et de Musson.

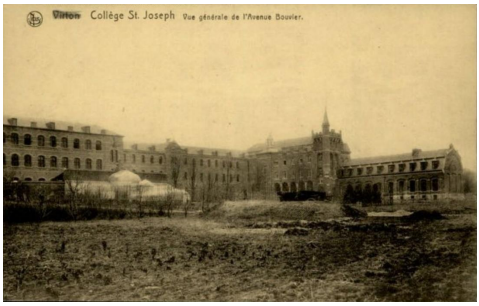
Copie du rapport de Mgr Heylen (septembre 1918) au sujet des camps de prisonniers italiens à Libramont, Halanzy et Musson (Archives de l'évêché de Namur, fonds Schmitz).

1 Jean-Marie Triffaux, Virton et la Gaume 1917-1918. Journal de guerre de Nestor Outer, Arlon, La Vie Arlonaise, 2009.

2 Roger Saussus, La Guerre à 14 ans, Vieux-Virton, La Dryade, 1968, p.152.

3 Archives de l'Évêché de Namur, Fonds Schmitz, S1-2, Correspondance de Mgr Heylen, notes et copies de documents, pour la période 1914-1918, tome 8, pp.646-647. Voir aussi Patrice Dumont, Déportations 1914-1918, Latour, Musée des Guerres en Gaume, s.d., p.13.

Mgr Heylen consigne tout ce qu'il a vu dans un rapport qu'il envoya en septembre 1918 à Rome, au secrétaire d'État du Vatican Mgr Gasparri. Il y mentionnait également ceci : *« Les témoins les plus dignes de foi sont unanimes à dire que, lors de leur arrivée, ils se traînaient à peine ; ils n'étaient presque plus des hommes, exténués, pâles, affreusement maigres. L'état de la plupart ne s'est guère amélioré. Durant l'hiver, beaucoup ont dû être portés à l'hôpital de Virton »*.



Le collège Saint-Joseph transformé en "Kriegslazarett", comme le précise une annotation allemande datée de septembre 1918 sur le verso de cette carte postale.

Cet hôpital de Virton est en réalité le collège Saint-Joseph (rue Chanoine Crousse), transformé en « lazaret » militaire par les Allemands. Les hommes qui y décèdent (et ils sont nombreux, soldats allemands et prisonniers italiens ou russes) sont enterrés dans le cimetière de Bellevue, distant de 2 kilomètres. Les Virtonais de l'époque l'appelaient d'ailleurs le « Cimetière de Belle-Vue Lazareth », comme en témoignent les premières cartes postales d'après-guerre.

Le cimetière dit « de Belle-Vue Lazareth », sur une carte postale circulée en septembre 1920.

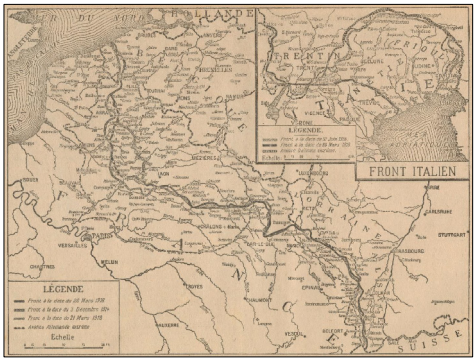
DE L'ITALIE À LA GAUME… EN PASSANT PAR L'AUTRICHE

Mais comment des soldats italiens se sont-ils retrouvés en Gaume ? Pour les mêmes raisons que des soldats de l'armée austro-hongroise y arrivèrent également.

Lorsqu'éclata la Première Guerre mondiale en août 1914, l'Italie adopta une position de neutralité. Ce n'est qu'un an plus tard, en mai 1915, qu'elle s'engagea dans le conflit en déclarant la guerre à l'Autriche-Hongrie, rejoignant le camp de la France, du Royaume-Uni, de la Russie et de la Roumanie. Le front italien se stabilisa rapidement et des combats furieux y firent rage pendant plus de deux ans, sans apporter aucune avancée significative ni pour un camp, ni pour l'autre. Cependant, l'année 1917 va se terminer sur une incroyable défaite militaire pour l'Italie : l'attaque engagée par des troupes allemandes et austro-hongroises le 24 octobre 1917 dans le secteur de Caporetto-Tolmino (dans les Alpes juliennes, actuellement en Slovénie) fait s'écrouler le front italien : les armées du roi Vittorio Emanuele III doivent reculer de 140 kilomètres en vingt jours, en perdant 500 000 hommes (dont près de 300 000 prisonniers). Or, comme les troupes allemandes avaient largement contribué à ce « miracle de Caporetto » (le lieutenant Erwin Rommel à la tête de son bataillon de montagne du Wurtenberg en fut un des plus importants protagonistes), l'Autriche-Hongrie envoya en contrepartie plusieurs unités d'artillerie de campagne vers la France, notamment dans le secteur de la 5e armée allemande de Von Gallwitz tenant Verdun (et donc Virton), en vue de soutenir la grande offensive allemande de Printemps, qui sera déclenchée le 21 mars 1918 en Picardie, et qui avait pour but objectif d'apporter la victoire finale.

L'état-major allemand avait également réclamé des bras pour les travaux à l'arrière du front, dans les zones des étapes où se reposaient les troupes, où étaient soignés les blessés et où transitaient les munitions et le matériel. La moitié des 300 000 prisonniers italiens avait déjà été cédée à l'Allemagne dès novembre 1917. Mais Ludendorff, général en chef des armées allemandes, en voulait encore plus, car

il s'inquiétait des conséquences d'un futur échange des prisonniers russes et allemands discuté dans les négociations d'armistice qui étaient en cours avec la Russie (qui déboucheront le 3 mars 1918 sur le traité de paix séparée de Brest-Litovsk). Si tous les prisonniers russes étaient rendus à leur patrie, l'Allemagne perdrait un volume de main-d'œuvre d'environ un million d'hommes, ce qui était impensable pour elle. Dans une lettre adressée le 15 décembre 1917 à l'état-major austro-hongrois, Ludendorff proposa alors de négocier un étalement dans le temps de cet échange de prisonniers, mais aussi d'obtenir de l'Autriche-Hongrie l'envoi de prisonniers italiens, dont le nombre était abondant depuis Caporetto. Ainsi, dans l'intérêt des négociations en cours avec la Russie, l'état-major allemand ordonna le 10 janvier 1918 un premier renvoi de prisonniers russes : ceux qui étaient détachés sur le front ouest devaient être rapatriés dans des camps en Allemagne, même si tous ne furent pas transférés immédiatement. Le 23 mars, Nestor Outer s'étonne d'ailleurs qu'il en reste encore à Virton : *« On se demande : si la paix russe est faite, pourquoi les Allemands continuent-ils à garder les quelques prisonniers russes, baïonnettes au canon ? On nous ment, on nous ment ! »*.



Carte du front occidental et du front italien en date du 26 mars 1918, publiée dans « Le Pays de France », p.14.

Un mois plus tôt (le 22 février 1918 exactement) à Bad Homburg en Allemagne, Allemands et Autrichiens avaient réglé les détails d'un nouvel accord concernant les prisonniers italiens : Vienne devait mettre à disposition de Berlin 70 compagnies de travailleurs prisonniers, composées chacune de 200 hommes, soit 14 000 prisonniers italiens au total, auxquels s'ajoutaient également 20 compagnies de travaux autrichiennes (Baukompanien) de 100 hommes. Ces commandos vont être déployés en Belgique et en France entre le 12 et le 23 mars 1918, soit un mois à peine après la conclusion de l'accord. Ils relevaient tous de l'autorité de la Kriegsgefangenenstation C (circonscription de prisonniers de guerre n°C), qui installa ses quartiers au bord de la Meuse près de Huy dans le château de la Neuville, propriété de la famille du Prince de Ligne[4].

Virton était une des destinations de ces commandos, tout comme de plusieurs formations autrichiennes. Les prisonniers italiens envoyés à Virton appartenaient à la « K.u.K. KgfArbKp 1391 » - la compagnie de travail pour prisonniers de guerre (« Kriegsgefangenen-Arbeits-Kompanie ») de l'armée austro-hongroise (dont le sigle était K.u.K. pour « « kaiserlich und königlich », « impériale et royale »). Nestor Outer confirme d'ailleurs l'arrivée simultanée de soldats autrichiens et de prisonniers italiens, en mars 1918. Et il ajoute qu'il a *« vu une colonne de prisonniers italiens conduits (avec humanité) par des soldats autrichiens »*, le samedi 13 avril, dans les rues de Virton. Au cimetière de Bellevue, le premier prisonnier italien à être enterré était décédé le 27 mars 1918 ; trois autres Italiens y furent inhumés le mois suivant, décédés respectivement les 12, 16 et 23 avril.

4 Jean-Claude Laparra, Le prix d'une alliance. Les Austro-Hongrois sur le front ouest 1914-1918, Louviers, Ysec, 2002, pp.87-89. L'arrivée de ces compagnies au château de la Neuville est attestée par Jean Schaeger, un commerçant de Huy (La ville de Huy sous l'occupation allemande, 1914 à 1918, Huy, Degrace, 1922, p.255).

LA VIE DES PENSIONNAIRES ITALIENS DU CHÂTEAU DE SAINT-MARD

Nos témoins nous ont également laissé quelques anecdotes au sujet du séjour des prisonniers italiens à Virton, certaines pénibles, d'autres plus souriantes.

La première concerne la discipline militaire. Non pas celle imposée aux prisonniers, mais bien celle de leurs gardiens autrichiens qui, aux yeux de leurs alliés allemands, laisserait à désirer ! Non seulement ils *« sont encore plus chapardeurs, plus voleurs que les soldats allemands »*, constate Nestor Outer, mais en plus *« on raconte qu'une partie des prisonniers italiens sortent presque librement le soir dans le village de Saint-Mard où ils sont internés et dont les habitants privés eux-mêmes, leur donnent ce qu'ils peuvent »*. Ce laxisme étonnant s'explique peut-être par le fait que certains soldats autrichiens provenaient de régions italophones de l'empire habsbourgeois (Dalmatie, Istrie et Vénétie julienne), ce qu'indique une autre observation de Nestor Outer : le 21 avril 1918, revenant d'une promenade à Montquintin durant laquelle il avait aperçu un lièvre, il rencontra *« deux soldats autrichiens qui parlaient entre eux italien »*. Visiblement, « l'humanité » de ces derniers envers leurs prisonniers italiens était trop développée aux yeux des Allemands, qui reprirent la situation en main. Notre Virtonais constate le changement : le 17 mai suivant, il croise *« sur la place Verte, un groupe de prisonniers italiens gardés par des Allemands. Impossible de les aborder ou de leur porter du pain ! Les malheureux ! Oh, les malheureux ! »*. Dix jours plus tard, il apprend que *« des gens, dont la femme du bourgmestre de Dampicourt, se font arrêter et emprisonner pour des vétilles. Cette dernière est en prison pour avoir donné à manger à de malheureux prisonniers italiens ! Pourtant Dieu, dont les Allemands se réclament sans cesse, n'a-t-il pas dit : Donnez à manger à ceux qui ont faim ? Ils font un crime de suivre cette belle et divine maxime »*[5].

Pour échapper à leur terrible condition, certains prisonniers italiens se seraient évadés durant leur séjour à Virton : Nestor Outer nous raconte ainsi qu'en mai 1918 *« des prisonniers italiens auraient, dans le bois d'Ethe, tué un soldat allemand, blessé un officier et se seraient enfuis »*. Cette rumeur disait-elle vrai ? Il faudrait interroger les archives pour le savoir…

Le château de Saint-Mard, "avec ses quartiers de noblesse et de moisissure. Son genre bastille et les barreaux de ses fenêtres lui valurent d'incarcérer des Russes et des Italiens", écrit le Virtonais Roger Saussus (1902-1989).

Mais on s'étonnera cependant d'une anecdote plus souriante. Les Italiens retenus à Virton avaient pris l'habitude, le soir, de pousser la chansonnette depuis leur cantonnement au vieux château de Saint-Mard. La population venait les écouter, une façon pour elle de soutenir le moral des ces soldats alliés exilés loin de chez eux. Un vendredi soir de juillet, Nestor Outer se rendît sur place pour entendre chanter les prisonniers italiens : *« Ils n'ont pas chanté ce soir-là »*, confira-t-il, visiblement déçu.

DOUBLE PATTE, PATACHON ET EMILIO

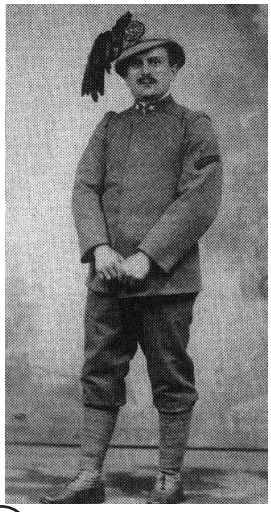
Grande joie, en revanche, le jour de l'armistice, comme nous le raconte Roger Saussus :

« Lorsque, en ce 11 novembre 1918, à 11 heures du matin, toutes les cloches du front occidental sonnèrent la fin des combats (certaines n'avaient pas sonné de

5 Cet incident est également relaté par René Autphenne, Dampicourt Montquintin Couvreux, Nos trois villages dans les guerres, Dampicourt, Chez l'auteur, 1987, p.41.

toute la guerre), nos châtelains se hâtèrent de troquer leur castel contre les chambres démocratiques et les vrais lits que leur offrait la population. Deux d'entre eux logèrent non loin de la maison, Double Patte et Patachon. Patachon : la tête en prise directe sur les épaules, une moustache de mandarin, noire et clairsemée, des yeux virant au mouvement perpétuel. Il vous mitraillait d'un français aussi approximatif que volubile. Vous deviez le freiner pour attraper quelques mots à la volée. Inoffensive revanche de nos Transalpins sur leurs geôliers d'outre-Rhin : discrètement (pour ne pas risquer d'être repris), ils assistèrent au passage des troupes et des troupeaux de la déroute germanique…»

Ces hommes voyaient enfin leur calvaire se terminer. Ils purent bientôt quitter Virton, puisqu'ils étaient officiellement libres depuis le jour même, comme le prévoyaient les conditions d'armistice. D'autres compatriotes, libérés des camps en Allemagne, traversèrent Virton dans les jours suivants : *« On voit dans nos rues des groupes de soldats français ou italiens, prisonniers libérés, coudoyer les fuyards allemands »*, raconte Nestor Outer. Le vendredi 15 novembre, il assista *« à la distribution de soupe offerte aux nombreux prisonniers français et italiens libérés qui, pour retourner chez eux, doivent passer Virton. La population se les dispute pour les héberger »*. Et le dimanche 17, les troupes américaines firent leur entrée dans la ville, la guerre était définitivement terminée !



Emilio Zappellini, un bersaglier italien prisonnier détenu à Libramont de mars à novembre 1918, et qui passa par Virton le 19 novembre 1918, sur la route du retour vers sa patrie.

Deux jours plus tard, un Italien arriva à Virton, dans la foule des prisonniers libérés. Personne, évidemment, ne le connaissait. Il s'appelait Emilio Zappellini, et ce soldat de 28 ans, originaire de la campagne de Mantoue en Lombardie, avait combattu dans les rangs du 4° reggimento Bersaglieri depuis le début du conflit européen, avant d'être capturé le 9 novembre 1917 à Longarone, au bord du fleuve Piave, là où le jour même les armées italiennes cessèrent leur grande retraite et bloquèrent définitivement les troupes ennemies, à 100 kilomètres à peine de Venise. Ce jour-là, à Longarone, 10.000 soldats de la 4e armée italienne tombèrent prisonniers dans les mains de leurs ennemis ! Emilio fut envoyé ensuite dans le camp de détention d'Ostffyasszonyfa en Hongrie, puis transféré en janvier 1918 dans celui de Bučač en Galicie (Ukraine actuelle). En mars, nouveau transfert, mais vers le front occidental cette fois : après un voyage de 1700 kilomètres dont la dernière halte est la ville de Metz en Lorraine allemande, il arrivait à Libramont, fortement affaibli. Sept mois plus tard, le 10 novembre 1918, Zappellini et la compagnie de prisonniers dont il fait partie doivent quitter Libramont pour se mettre en marche en direction de l'Allemagne. Par groupe de dix, les hommes sont forcés de tirer de lourds chariots remplis de matériel dérobé par les Allemands. Bien que l'armistice soit intervenu entretemps, le convoi poursuit sa route sur plus de 70 kilomètres, avant de faire arrêt à proximité de la frontière allemande. Le soir du 13 novembre, un ordre leur parvint leur interdisant de pénétrer en Allemagne. Le lendemain, le sergent qui servait d'interprète demanda à tous de rester calmes, la situation semblant évoluer favorablement. Le 15 au matin, les prisonniers constataient avec surprise que les sentinelles allemandes avaient disparu ; prenant alors la direction du sud pour rejoindre les troupes alliées, ils croisèrent les colonnes allemandes qui rejoignaient leur pays. Sur ce chemin d'un retour improvisé, Emilio déroba un cheval dans le charroi allemand et le revendit à un habitant de Houffalize pour la somme de 100 marks ! Il arriva finalement à Virton le 19 novembre, où il rencontra pour la première fois de sa

vie des soldats américains. Il retrouvera le sol italien le 4 décembre 1918, treize mois après sa capture[6].

FINS DE CALVAIRES – ET DE L'ÉNIGME ?

Tous les prisonniers italiens ne purent connaître la fin heureuse de la délivrance. Pour plusieurs dizaines d'entre eux, la fin du périple fut bien plus tragique : ils tombèrent en Gaume terrassés par la faim, l'épuisement, les coups ou la grippe espagnole, ce covid de l'année 1918 (dont la mortalité la plus intense se marqua en septembre et octobre). Ils furent alors enterrés en divers cimetières de la région : 28 à Virton, 1 à Signeulx, 5 à Halanzy, 12 à Aubange ou encore 36 à Montmédy, en France. Parmi ceux enterrés à Virton, vingt sont décédés entre le 27 septembre et le 8 novembre 1918, emportés par la grippe espagnole.

Mais Clio, la malicieuse déesse de l'Histoire, a laissé à Virton une double curiosité exclusive. Le cimetière de Bellevue contient non seulement les dépouilles de soldats autrichiens et italiens (c'est le seul en Belgique[7]) mais surtout des tombes où sont enterrés ensemble des prisonniers et leurs geôliers, leurs noms gravés sur une même croix ! À notre connaissance, ce cas de figure est unique au monde… Dans la pratique militaire de la Grande Guerre, on a toujours séparé les dépouilles des soldats selon les nations auxquelles ils appartenaient. Déjà pendant le conflit mais aussi par la suite, lors des réaménagements des sites après la guerre, les responsables des cimetières ont toujours conçu des « carrés » ou des ossuaires séparés pour les différentes nations et installé des plaques distinctes reprenant les noms des soldats par nationalité. C'est le cas à Montmédy, à 20 kilomètres de Virton : des prisonniers militaires français, belges, britanniques, russes et italiens y reposent dans des tombes collectives indépendantes, tandis que les Allemands ont leurs propres sépultures. Nulle part on ne trouve des croix qui portent côte à côte les noms de soldats ennemis… sauf à Virton !

À Bellevue, il y a plus précisément : 3 stèles avec un Italien et Autrichien, 15 stèles avec un Italien et un Allemand, 4 stèles avec deux Italiens et 2 stèles avec un Italien et un Russe.

Une stèle à Bellevue honorant, côte à côte, un soldat autrichien et un prisonnier italien, appartenant à des armées ennemies : une curiosité historique unique !

Lors des cérémonies organisées le 22 août 1919 au cimetière militaire de Signeulx-Baranzy, un représentant de la société des combattants belges (Firmin Steinback) prononça un discours dans lequel il évoquait la mémoire des prisonniers italiens. Il salua « l'élan généreux de l'Italie » et proclama : *« les combattants de Musson ne laisseront pas dans l'abandon et dans l'oubli leurs frères d'armes d'Italie que la mort a frappés chez eux »*[8]. Peut-être des mots similaires ont-ils été prononcés le même jour devant la foule immense venue rendre hommage aux héros français de 1914 dans le cimetière de Bellevue… où

6 Giancorrado Barozzi (cur.), Fabio Piccagli - Emilio Zappellini. Scritti di vita militare, di guerra e di prigionia, 1914-18, Comune di San Benedetto Po, 2000, pp.64-75.

7 Christine Caspers & Pascal Kuta, La route de la Grande Guerre en Wallonie, Namur, Institut du Patrimoine wallon, 2014, pp.87-88 ; Pascale Ghislain (coord.), Traces et mémoire, Fédération touristique du Luxembourg belge, 2014, p.71.

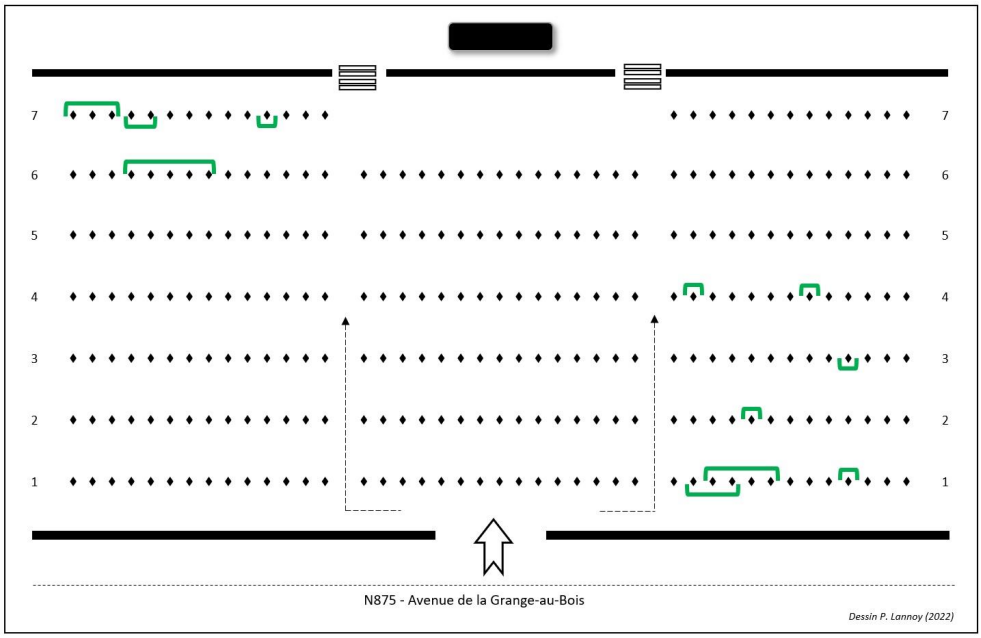
8 Paul-Denis Navez, L'âme allemande étudiée dans le désastre de Musson (22 août 1914) et la captivité qui s'en est suivie, Arquennes, Mémogrames, 2014 [1919], p.184.

reposaient également 28 alliés italiens (et 19 alliés russes), morts en captivité.

La foule au cimetière « de Belle-Vue » le 22 août 1919, lors des premières cérémonies du souvenir de l'après-guerre. Dans la pelouse au pied du monument (aujourd'hui disparu), parmi les soldats allemands et autrichiens, reposaient également des prisonniers italiens et russes.

Une décennie plus tard, en 1928, les dépouilles italiennes reposant dans les cimetières gaumais (Aubange, Halanzy et Signeulx) furent transférées dans la nécropole de Robermont, à Liège, à l'initiative des autorités militaires italiennes. Au total, elles y regroupèrent les corps de plus de 200 compatriotes morts au cours de leur captivité en Belgique[9]. Mais les dépouilles italiennes du cimetière de Bellevue n'ont pas été déplacées. Pour quel motif ? À ce jour, ce mystère n'a pas encore été élucidé. Toujours est-il que sur les quarante cimetières de Wallonie où reposaient des soldats italiens après l'armistice de 1918, il n'en reste plus que trois aujourd'hui : Liège, Namur et… Virton, qui a conservé « ses » Italiens et leurs stèles uniques en leur genre !

Pierre Lannoy
Université libre de Bruxelles
(Pierre.Lannoy@ulb.be)



Plan du carré n°1 (tombes allemandes) du cimetière militaire de Bellevue à Virton. Les stèles mixtes (avec des prisonniers italiens) sont indiquées en vert.

9 Pour en savoir plus sur les prisonniers italiens envoyés en Belgique et en France occupées en 1918, rendez-vous sur notre site : www.pdgit1918.be.

La page d'accueil du site www.virtonjadis.be

« VIRTON JADIS », UN SITE POUR VISIONNER 3000 CARTES POSTALES ET PHOTOS D'AUTREFOIS

Nostalgie, quand tu nous tiens ! Revoir les rues anciennes de nos villes et villages est pour beaucoup un attrait, et les cartes postales et photos sont à ce titre un outil indispensable pour nous éclairer. Il existe bien sûr des livres qui ont été édités au fil des ans, mais Frédéric Renauld, qui signe quelques articles dans Le Gletton depuis deux ans, a décidé de travailler avec des moyens plus interactifs, à savoir un site internet qu'il a baptisé « Virton jadis ».

Collectionneur et passionné d'histoires de sa commune, Frédéric Renauld a voulu partager ces vues d'hier pour tout un chacun, gratuitement. Quelques clics sur son ordinateur, et même sur son smartphone, puisque c'est totalement compatible, et hop, le Grand Virton se révèle en près de 3000 clichés. 3000, ce sera le cas quand dix nouvelles galeries de photos s'ajouteront au menu actuel (les photos du 700ème anniversaire, les anciennes pubs de Virton, etc). Pour l'heure, quand on accède au site **www.virtonjadis.be**, on a d'emblée 70 rubriques à choisir sur la première page d'accueil, plus complètes que voici 2 ans, pour le premier site créé à l'époque du confinement et qui proposait 500 clichés. Ce site web était alors bâti autour de 20 rubriques.

En automne 2022, il passe à la vitesse supérieure pour proposer 70 rubriques qui permettent d'accéder à Virton via ses différentes rues et places – la rubrique concernant la Grand Place a doublé de volume par exemple–. L'ensemble des rues de Virton s'y retrouvent, mais aussi les anciens magasins, cafés, restaurants, la gare à l'époque de la vapeur notamment, les marchés, les scieries, écoles et autres moulins.

Souvenirs pour les uns, découvertes pour les autres. C'est un musée du Grand Virton d'autrefois. S'y ajoutent des vues

de St-Mard, d'Ethe-Belmont, ainsi que quelques clichés des autres villages de l'entité et des hameaux, où les cartes postales sont beaucoup plus rares toutefois, comme St-Remy et Grandcourt, voire inexistantes (Backès). Il faut alors compter sur des photos. Frédéric Renauld a créé une rubrique spéciale liée aux boissons (brasseries, laiteries, limonaderies, etc), car il y avait un florilège de producteurs. Mais là, ce sont plutôt des factures, des publicités, des bouteilles, étiquettes et autres bouchons qui dominent et raviront les collectionneurs.

Pour s'y retrouver facilement ou décrypter certaines situations, les photos sont légendées par l'auteur qui est aidé dans sa démarche par un webmaster et par un assistant, car mettre en musique un tel site a demandé des mois de travail. Et il a tout financé à titre personnel, sans le moindre subside mais il ne veut ni abonnement, ni publicité car *« le patrimoine n'est pas à vendre »*, justifie-t-il. *« Il appartient à tous et est à partager pour les générations présentes et futures, et pour les nouveaux habitants qui ne connaissent pas l'évolution de Virton et des villages. »* Et il espère que son travail sera utilisé dans un cadre pédagogique par des écoles.

Evidemment, Frédéric Renauld a pu compter sur toute une série de cartes postales et de photos anciennes prêtées par d'autres collectionneurs, celles des anciens photographes Jacky Marchal et Jean-Claude Hermant surtout. D'autres ont par contre préféré garder leurs cartes pour leur vision personnelle, ce qu'il regrette.

On l'a dit, le travail n'est pas figé, il reste encore des galeries de photos à créer et si de nouveaux clichés intéressants sont retrouvés, ils viendront compléter ce qui existe déjà. Mais c'est déjà dense à souhait. Les Virtonais et les Gaumais qui connaissent bien la capitale de la Gaume, y trouveront bien du plaisir et seront souvent étonnés de voir comment les rues et les magasins ont changé, souvent radicalement.

Jean-Luc BODEUX

Une vue de la capitale de la Gaume, à une époque où la densité de l'habitat était modérée !

Une vue de la traversée d'Ethe, à une époque où le macadam n'existait pas…

LES GRANDS TRAVAUX DE REDRESSEMENT DE LA SEMOIS DU 18E AU 20E SIÈCLE

Méandreuse et paresseuse, peu pressée d'aborder l'Ardenne, la Semois lorraine quitte encore et toujours son lit très souvent malgré les tentatives entreprises contre ses caprices et débordements. C'est à Villers-sur-Semois que sont nés trois grands projets d'amélioration et de redressement du cours de la haute et moyenne Semois.

Le premier chantier local connu fut réalisé vers 1710-1712 par Henri Henriquez, seigneur de Villers-sur-Semois. Pour tenir au sec les murs de son tout nouveau château léchés par la Semois, et faciliter l'entreprise familiale de commerce du fer, il obtint l'autorisation royale de détourner à ses frais le cours de ladite rivière par un canal de quatre-cents toises, rehausser l'assiette de la route et jeter un nouveau pont. Mais ce raccourci était établi à un niveau supérieur à celui du cours naturel, et les eaux de crue retournaient invariablement dans le lit primitif. Avec un second pont, un bras de dérivation intermédiaire dut alors être aménagé entre l'ancien lit et le nouveau, pour soulager le débit de ce dernier.

Henriquet agissait pour son intérêt personnel. Les débordements de la Semois n'en restaient pas moins une source de nuisances pour les riverains, de sa source jusqu'à son entrée en Ardenne. Les commentaires de la carte de Ferraris (± 1770) décrivent clairement les dommages endurés par les cultivateurs de la vallée de Haute Semois : « Les prairies qui bordent des deux côtés le ruisseau de Semois, depuis le village de Fouches jusqu'à celui de Vance, produisent une très petite quantité de mauvais foin, à cause de l'inondation à laquelle elles sont très sujettes, mais toutes les autres sont d'un très bon rapport pour la qualité et la quantité. »

M. Thiry, instituteur communal à Étalle, note en 1877 : « Les inondations fréquentes qui avaient lieu [à Étalle] en ont bouleversé la situation ; des usines ont disparu ; et la Semois même a vu son lit changé et éloigné du village. » (Tandel, Les communes luxembourgeoises, Tome III, p. 710)

Dans les archives communales de Villers et Ste-Marie, on relève tout au long du 19e siècle les nombreuses lettres de rappel à l'ordre de la part des autorités provinciales à propos de l'obligation d'entretenir les cours d'eau : les riverains négligent d'y procéder chaque année et à leurs propres frais, les finances communales doivent même prendre à leur

charge ces travaux en régie et en avancer le paiement.

La seconde initiative d'envergure date de la fin du 19e siècle. Lancée en 1888 par le conseiller provincial Fr.-H. Braffort originaire de Villers, sur tout le parcours des communes de Hachy, Vance, Étalle, Sainte-Marie, Villers-sur-Semois et Tintigny, elle rectifia fortement le cours de la rivière, particulièrement sinueux et humide, à travers les bans de Sainte-Marie, de Villers-sur-Semois et de Tintigny. L'élargissement des deux ponts de Villers vers 1902-1906 complétait cette importante réalisation, ceux réalisés par Henriquez tombant en ruine.

Cependant, les inondations ne furent pas supprimées pour autant et pour débarrasser la rivière de son abondante végétation et des dépôts de limon charriés par les crues, les riverains étaient astreints à de pénibles travaux de « curage à vif fond, enlèvement des herbages, souches, atterrissements » du lit de la rivière.

En 1948, le bourgmestre et député Paul François lança une vaste opération d'amélioration du cours de la Haute Semois. Après guerre, le besoin de nouvelles surfaces agricoles et de meilleurs rendements sur des terres assainies poussaient à reprendre à la rivière de nombreux hectares. Les travaux — motorisés, cette fois — commencèrent en 1950, après étude complète du bassin de la rivière. Dynamitage de bouchons rocheux de Breuvanne, rectification de quelques méandres, construction de murets de pierres soutenus par des pieux juxtaposés pour empêcher la dégradation des berges dans les courbes principalement. 400.000 m^3 de terre furent enlevés et épandus sur les rives sur une largeur de 20 à 30 m pour rehausser les berges.

Montant de l'adjudication du 1er tronçon (de Breuvanne au pont de Sivry = 18,5 km) : 16.582.000 francs.

Les travaux s'étendirent sur de longues années : le 29 avril 1963, ils sont engagés sur le territoire de Hachy. On songea alors aux affluents, le cours inférieur de la Rulles, 3500 m de la « Vieille rivière » entre Vance et Chantemelle, etc.

CONCLUSION NAVRANTE DÈS 1962

Une bonne dizaine d'années après le début des travaux, les pluies de mars 1962 font déborder la Semois dans la « traversée améliorée » de Villers !

En cause : la modification du lit et des berges de la rivière rectifiée, faute de surveillance et d'entretien (végétation, saules, envasement), ainsi que l'afflux soudain des eaux accéléré par les travaux. Dès 1962, on s'interroge sur les conséquences futures du fonctionnement à plein débit

de cette vaste opération qui devra drainer l'énorme réservoir d'eau que constitue le secteur marécageux de Fouches, Vance et Chantemelle !

Une wateringue est alors créée, réunissant propriétaires, communes, province… pour veiller à maintenir un régime des eaux favorable à l'agriculture et à l'hygiène et décrocher les aides pour financer une opération de curage de la Semois.

LE CONTRAT DE RIVIÈRE SEMOIS-CHIERS

Laisser divaguer la rivière dans son lit naturel n'est pas toujours compatible avec les usages souhaités par les partenaires. De même, le maintien de certaines fonctions naturelles réclame une intervention sur le plan hydraulique (exemple : maintien du niveau d'eau dans des zones de frayères). Régulièrement, les gestionnaires sont donc amenés à intervenir. L'entretien des cours d'eau et des annexes aquatiques, la gestion d'ouvrages d'art, la lutte contre l'érosion naturelle des berges, le piégeage des rats musqués et des OFNIs[1]… doivent permettre, à la suite d'une concertation entre usagers et gestionnaires, une gestion équilibrée des écosystèmes aquatiques et la restauration des fonctions et usages liés à l'eau.

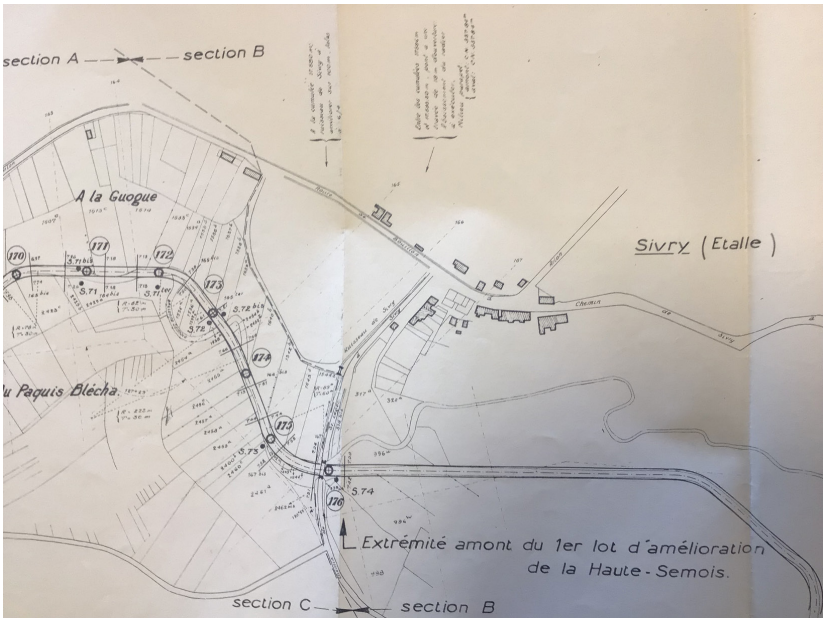
En avril 1993, les douze principales communes situées dans le bassin de la Semois (Arlon, Etalle, Habay, Tintigny, Chiny, Léglise, Neufchâteau, Florenville, Herbeumont, Bertrix, Bouillon, Vresse) marquaient leur accord pour entreprendre un projet de Contrat de rivière sur le bassin de la Semois belge. Un comité de rivière se réunit la première fois en 1994 à Etalle.

D'Arlon à Monthermé, la nature ne connaissant pas les frontières, Semois belge et Semoy française se réunirent bientôt dans une approche commune.

Pierre LEMAIRE

À l'occasion de la prochaine Quinzaine wallonne de l'Eau coordonnée chez nous par le Contrat Rivière, nos lecteurs sont invités le 22 mars à Etalle, n°18 rue du Moulin, à une conférence sur « Les grands travaux de redressement de la Semois du 18e au 20e siècle », en chiffres et en images. »

Inscription souhaitée par mail à pierre.lemaire@mac.com



1 Objets Flottants Non Identifiés : cannettes, bouteilles, détritus…

LA BASILIQUE NOTRE-DAME D'AVIOTH VUE DE L'INTÉRIEUR

UN NOUVEAU LIVRE DE GÉRARD CADY

Infatigable explorateur des villages et de leur patrimoine bâti du canton de Montmédy, Gérard Cady vient de publier un second tome sur la basilique d'Avioth, cette fois consacré à l'intérieur du remarquable édifice.

UN EXTRAORDINAIRE JOYAU DANS UN SI PETIT VILLAGE

Comptant 141 habitants en 2020, la commune d'Avioth était initialement un hameau dépendant de la paroisse du village disparu de Saint-Brice. Elle doit son développement à l'extraordinaire découverte d'une statue en bois d'une Vierge à l'Enfant dans le courant du XIIe siècle. Dès lors, le village fut un important lieu de pèlerinage et fut affranchi à la loi de Beaumont dès 1223. L'édification de la basilique Notre-Dame commencera peu de temps après.

Bien connu des Gaumais qui y emmènent leurs amis, le village attire les touristes où ils trouvent, depuis quelques années, un restaurant, deux galeries d'expositions et une épicerie.

UNE EXPLORATION POINTILLEUSE

Dans son nouvel ouvrage fruit de deux années de travail, l'auteur nous propose une observation minutieuse de tous les éléments (du plus spectaculaire au plus discret) qui constituent l'intérieur du monument. Chacun a droit à une description précise et à un maximum d'informations. Gérard emmène le lecteur dans tous les coins et recoins de la construction de la sacristie (qui ne se visite pas en temps normal) en passant par la salle voûtée au bas de la tour nord et même les combles et la charpente. Les nombreuses photographies invitent à nous souvenir de choses vues lors d'une visite précédente ou à y retourner pour mieux examiner l'un ou l'autre aspect ayant échappé à nos yeux.

Pour réaliser son livre, Gérard a consulté les ouvrages sur le sujet, fouillé les archives, contacté des personnes-ressources, a fait relire son manuscrit par des amis… C'est une habitude chez lui de terminer son ouvrage par la liste de toutes les personnes qui l'ont aidé à le réaliser. Il accorde une grande importance aux témoignages des gens du lieu, ces gardiens fragiles de la mémoire locale. Son fils Elia a parsemé le livre de petits dessins de dragons. La graphiste Catherine Diakodimitris a effectué un fameux travail de mise en page.

PETITES DÉCOUVERTES

En parcourant ce volume, j'ai relevé deux informations que j'aimerais partager avec vous. La première est une note d'archive de 1740/1742 qui en dit long sur l'influence de l'Eglise à cette époque sur l'éducation des enfants. *« La somme de trois livres dix soldes déboursée audit chantre pour acheter du papier et de l'encre aux fins d'apprendre à écrire les enfants qui servent les messes pendant l'hiver et qui assistent aux services divins les fêtes et dimanches et les jours solennels. »*[1]

La seconde concerne une plaque apposée sur un mur de la chapelle Neuve ou Saint-Jean l'Evangéliste par la commune (en 2006) en souvenir d'Aimé Didier mort pour la France le 29 août 1914. *« Aimé-Pierre Didier, né le 2 octobre 1893 à Avioth, fait partie de la garnison de Montmédy, il était canonnier au 5e Régiment d'Artillerie à pied. Lors du départ précipité de la garnison de la Place forte de Montmédy, celle-ci a été prise à partie par les forces allemandes à Brandeville. Lors de cette escarmouche sanglante, ce ne sont pas moins de 600 Français et autant d'Allemands qui ont perdu la vie. Aimé-Pierre Didier était un de ceux-là. Il allait avoir 21 ans. Il est la seule victime du village de la Première Guerre mondiale. »*[2]

Ces deux exemples vous permettent de vous rendre compte des diverses découvertes que peut nous apporter la lecture attentive du livre de Gérard.

UN ASPECT INSOLITE

Face à des œuvres architecturales comme la basilique d'Avioth, certains se posent la question du choix de l'endroit de construction. Souvent, c'est un ancien site païen ou un emplacement énergétique. À la fin de l'ouvrage, Christine Pierlot et Benoit Claude proposent une méthode pour profiter des points énergétiques de l'édifice. *« Les points énergétiques sont des espaces précis qui augmentent le taux vibratoire dans notre corps. Le taux vibratoire est le taux de santé. […] Ces centres énergétiques doivent être utilisés en conscience et réagiront en fonction de votre besoin. »*[3] Plans et photos aident à retrouver les endroits énergétiques. Une expérience à tenter !

UNE MINE D'INFOS

L'ouvrage de Gérard Cady fort de ses 317 pages est lui-même un monument d'informations sur les nombreuses particularités de l'intérieur de la basilique. On imagine facilement que tous les documents rassemblés par l'auteur pourraient être présentés dans une salle-musée pour apporter aux visiteurs des clés afin de mieux appréhender toute la complexité de l'édifice.

Joseph COLLIGNON

Le livre est disponible à l'imprimerie Michel frères à Virton. Gérard Cady propose aussi des visites guidées de la Lorraine gaumaise.

Contact :
6 rue du Gouvernement, 55600 Montmédy
Tél. 0033 3 29 80 02 18 (en soirée)
Mail : gerardcady@orange.fr

1 page 63 du présent ouvrage.
2 page 137 du présent ouvrage.
3 page 292 du présent ouvrage.

PETIT SONGE AU CLAIR DE LUNE

OUH ! LE LOOK...

T'as le look, coco ! Plus je te relooke, plus t'as le look ! Au fait, est-ce encore une expression « in » ou « dans le vent » ? A l'allure à laquelle les choses et les goûts évoluent, j'ai des doutes. Peu importe, l'essentiel est d'apprécier cet aspect de la personnalité que chacune et chacun désire exprimer. Avec pour chaque décennie passée, un lot de modes, tant musicales que vestimentaires, alimentaires ou encore philosophiques, qui fait fureur. Par contre, une fois « le tour » terminé, on se retrouve face à un « renouveau », souvent en partie calqué sur des tendances déjà vues, quelques générations passées.

Mais là où je veux en venir, c'est à mon expérience personnelle. Un jour, j'ai cru voir dans la rue une personne qui ne m'était pas du tout inconnue, alors qu'effectivement, il s'agissait d'une parfaite inconnue pour moi ! Même allure générale, mêmes coupe et couleur de cheveux, même style de vêtements dans la même gamme de tons, même couleur et forme de lunettes,...

Je me suis donc posé la question suivante : comment se fait-il que deux personnes qui ne se connaissent pas aient pu opérer ce même choix ? Creusant un peu, je me suis laissée dire que nos opticiens, coiffeurs, etc... se laissent parfois guider par des algorithmes. Vous avez un nez pointu ? Un visage fin ? Il vous faut tel type de coiffure, tel genre de lunettes, votre couleur d'yeux se mariera mieux avec telle gamme de couleurs de cheveux et de vêtements, cette forme bien précise de sacs à main, ces accessoires de mode.

Mais si, par le biais de ces sacro-saints ordinateurs, nous finissions par perdre tout type d'originalité, tout moyen d'exprimer notre propre « moi » ? Et si on finissait un jour par tous se ressembler, si par le truchement des publicités cette uniformité finissait par devenir notre mode unique de pensée ? Mais alors, ce monde dans lequel nous vivons finirait alors par devenir uniforme, insipide, inodore.

Vous allez dire « mais elle ne parle que de la gent féminine » ! Eh bien non, messieurs ! Vous semblez, vous aussi, répondre à des canons bien définis. Il suffit de constater, depuis la dernière pandémie, l'explosion du nombre de mentons poilus... A quoi est-ce dû ? Peut-être était-ce une façon pour ces messieurs de gagner précieusement un temps imparti au rasage chaque matin (on ne le verra pas sous ce masque obligatoire), ou alors, ce choix correspondait-il à une envie enfuie depuis longtemps, l'occasion unique d'essayer, à l'abri des regards extérieurs, pour voir ce que cela pouvait donner ? Ou alors peut-être qu'une barbe naissante démangeait trop sous ce satané masque ? Je n'en ai pas la réponse.

Mais franchement, choisissons-nous encore vraiment en toute liberté ce à quoi nous croyons vouloir ressembler ? Ne cédons-nous pas à une nouvelle forme de manipulation dictée par les lobbys de la société actuelle ?

Chanceux sera celui qui a une réponse !

Marie-Christine MORAUX

Lorgé
imprimeur
+352 28 99 55 99

LE GLETTON
Mensuel de la Gaume
et d'autres collines
Dire le pays pour qu'il vive
28, rue Saint-Martin
6740 Villers-sur-Semois
Tél. 0494 12 32 72
secretariat.gletton@gmail.com

Ed. resp. : Jean-Claude BERGUET
jcberguet@hotmail.com
Bureau de dépôt : 6740 Etalle

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

COLLECTIF DE RÉDACTION ET DE GESTION
Jean-Claude Berguet
Bruno Bodeux
Jean-Luc Bodeux
Marie-Christine Moraux
Jean-Paul Soblet

ILLUSTRATION
Bruno Dupont

CORRESPONDANTS
Joseph Collignon
Pierre Lemaire

ABONNEMENT
Verser la somme de 35€
(autres pays que la Belgique 45€)
au compte n°
IBAN BE37 0010 3441 0828
BIC GEBABEBB
du Gletton
6740 Villers-Sur-Semois.

Retrouvez-nous sur
Facebook
et sur notre site :
www.legletton.be